

Une expérience comme celle-ci, avec une durée de dix mois, la possibilité d'action qui me fut donnée, et un investissement hebdomadaire aussi actif (trajet Rennes- Paris), suscite forcément une implication conséquente. Et quitter en fin de journée la Maison d'Enfants n'a pas toujours été simple. D'ailleurs chaque mardi je profitais du fait que la bouche du RER soit à une heure de marche à pied, pour pouvoir évacuer au fil des pas ce qu'il avait été difficilement intégrable ou digérable dans la journée. Surtout que cette journée était celle des réunions d'équipe ou de synthèse où se discutait l'avenir et le vécu des enfants. Il fallait se replonger dans les histoires familiales compliquées et parfois admettre son impuissance face à une famille qui se détruisait ou détruisait l'enfant par ses manquements, négligences ou violences, et accepter ses limites au-delà du travail qui pouvait être fait. Les problématiques familiales rencontrées semblaient quelque fois tellement insurmontables et le sentiment d'injustice pour ces enfants si jeunes à vivre de tels départs dans la vie qui désarçonnerait plus d'un adulte : père se mourant à l'hôpital d'un cancer généralisé, père ayant donné la mort involontairement à la mère au court d'une bagarre, père inconnu ou décédé, mère sidaïque, père violent, mère carencée, frère ayant commis des attouchements, sœur en fugue d'un autre foyer, fratrie éclatée ou séparée. Différents cas de figure qui s'entremêlent, différentes souffrances qui se confrontent. Nous imaginerons les états de tension au sein de chaque groupe quand les débordements de certains enfants ravivent des angoisses et colères d'autres.

Beaucoup d'enfants sont touchants dans leur souffrance. Ainsi le souvenir de Loïc, 9 ans, qui annonce ne plus rien avoir à dire à sa thérapeute et ne comprend pas l'intérêt, « *Pour t'aider car on sait que c'est compliqué avec ton papa* » lui explique la psychologue. « *Est ce que ça m'aidera à oublier ?* », demande Loïc. Mais force est de constater que malheureusement non, cela ne l'aidera pas à oublier la violence de son père envers lui. Ou encore Charles qui ne peut s'empêcher de rétorquer, quand il entend le mot « *bâtard* » : « *Mais non, c'est pas un bâtard. Il a un père lui* », alors qu'il est justement en quête d'un père qu'il ne connaît pas et dont sa mère refuse de parler.

C'est à ce moment là que l'impuissance de sa position se fait douloureusement ressentir, quand l'enfant est en mal de ses parents et qu'ils n'y répondent pas ou mal comme Kelly qui attend tant de sa mère carencée, qui est fuyante et frustrante pour la fillette. C'est dans un mode de « *Je t'aime, moi non plus* » que cette enfant s'est construite, en étant élevée par sa mère qu'à l'âge de 6 ans. De l'affection, elle ne connaît que le rejet. Et dans ses relations elle rejoue ce fonctionnement. C'est ainsi qu'un jour elle m'a mise à défaut ; au sortir de l'institution, elle s'est jetée sur moi, rollers aux pieds, m'empêchant de se détacher d'elle, elle m'embrassait les joues avec force. Une sensation d'envahissement et d'étouffement me débordant, je ne savais que faire de l'enfant. Frénétique, elle n'entendait plus mon injonction à me libérer. Elle nous fit tomber toutes deux sur le sol. C'est avec le concours d'une autre fillette de l'institution qu'elle accepta de me libérer. Je sortais des murs de la Maison d'Enfants sonnée et très en colère de cette privation de liberté, infligée par cette fillette. Elle avait rejoué ce qu'elle connaissait : une demande d'affection suscitant le rejet.

Nous retrouvons beaucoup chez ces enfants placés des syndromes d'abandon et ce sont souvent les éducateurs qui en font les frais, en raison des figures d'attachement qu'ils deviennent. Nous voyons souvent les enfants en vouloir à un éducateur de partir ou de les

pousser à bout (agressions physiques et verbales) comme pour lui signifier « *Toi aussi tu vas bien finir par m'abandonner* ». Malgré cet insupportable et ce rejet, il ne faut pas être démissionnaire. Il faut canaliser l'enfant, lui dicter les règles, la loi, imposer un cadre, poser des barrières. Et comme le rapportait un éducateur en réunion générale : « *Il ne faut pas laisser couler l'enfant, au point peut être de se faire haïr. Mais laisser faire, c'est laisser mourir* ». C'est comme cela que l'on se trouve parfois confronter à des enfants qui susciteraient le rejet si on oubliait qui ils sont et pourquoi ils sont là. Le travail de la Maison d'Enfants concourt à ne pas arriver à cet extrême, même s'il est question de se décharger ou de reléguer quelques fois sur un autre acteur du foyer (éducateur, psychologue, chef de service, directeur, parfois même dame de maison).

Comme nous le voyions précédemment, le plus difficile c'est de se confronter à son impuissance, mais c'est aussi les limites à toucher pour bien prendre conscience que loin d'être un rédempteur de parents ou de bienfaiteur d'enfants, l'aide promulguée ne peut parfois pas atteindre son objectif. En raison de la singularité, du vécu, de l'enfance de chacun, nous ne pouvons sauver le monde et panser toutes les blessures. C'est parfois coûteux pour soi à réaliser, car nombreuses sont les fois où l'envie de bousculer un parent, de lui donner une leçon de morale ou de dire à un enfant qu'il vaudrait mieux arrêter d'attendre après ce parent qui n'est pas dans la capacité de lui donner ce dont il a besoin, se fait pressante. Côté la souffrance dans ce qu'elle a de plus juvénile et innocente, touche inéluctablement et encourage à vouloir toujours le meilleur pour ces enfants, à les armer pour leur vie future et à supporter leur vie d'enfant. C'est sûrement à ce moment que le métier de psychologue prend tout son sens : aider au mieux, mais ne rien en attendre.

Pour clore nous n'hésiterons pas à annoncer qu'il fut une très bonne expérience d'un point de vue personnel et professionnel. Tout d'abord grâce à une large manœuvre qui fut offerte par la psychologue. Mener des entretiens seule était une précieuse occasion pour approcher au plus près le métier de psychologue avec des enfants. Cela a permis de comprendre que rien n'était prévisible et qu'il fallait se laisser guider par ce que l'enfant pouvait décharger et les moyens qu'il utiliserait pour cela. Et que le statut de stagiaire n'avait pas grande valeur pour eux.

Comme souvent remarqué, la position de psychologue dans l'institution était quelque peu solitaire et mis à part ; ce « *tiers inclus* » oscille entre les intervenants intra et extra muros pour maintenir le lien et l'information. Nous nous sommes aussi rendus compte qu'au niveau fantasmatique chez les éducateurs cela posait question : « *Mais qu'est-ce qui se passe dans ce bureau* ». Il a été utile d'en donner une explication pour que l'information donnée à l'enfant, lors d'entretien, amène une bonne anticipation de cette rencontre. Ce n'est pas pour autant que certains rechignent et traînent les pieds à entrer dans le bureau de la psychologue, parce qu'ils préféreraient s'amuser ou faire autre chose que parler de leurs soucis personnels. Certains arrivent d'ailleurs très défendu, tendu ou mutique. Et pour d'autres cet échange sera estimé comme un moment privilégié pour l'attention qui lui sera portée et pour ce qu'il pourra produire en lien avec les dessins ou les jeux. C'est souvent d'ailleurs que nous voyons passer les enfants le mercredi devant le bureau et rentrer pour dire bonjour. N'oublions pas toutefois

que la place particulière de la psychologue dans la Maison d'Enfants se traduit aussi par le fait qu'elle ne fait pas le suivi thérapeutique des 48 enfants. Elle est en lien avec nombreux thérapeutes d'enfants suivis et s'entretient avec eux si nécessaire et le restitue à l'équipe éducative par la suite. La Maison d'Enfants est un échange perpétuel d'informations.

De Clair Logis nous garderons le souvenir de problématiques familiales intriquées, compliquées, de souffrances retenues ou mises à jour, de pleurs, de violences physique et/ou verbale retournée contres soi et/ou l'autre. Nous n'oublions pas les cris de Laure dans l'escalier, le mutisme de Valentine, les pleurs de Maëlle, les colères de Tristan, la résignation de Loïc, les marques de brûlures de cigarettes sur le corps de Jonathan. Toute cette souffrance et incompréhension face au placement et aux parents qui ne peuvent y répondre. Les enfants sont dans un insupportable qui les conduit parfois à se mettre en danger, sur le rebord de la fenêtre ou en haut de l'escalier, prêt à tomber et dire « *J'en peux plus, moi, tu sais.* »

Nous pensons également à ces parents en grande difficulté financière, psychologique, affective, qui se remettent systématiquement dans des situations compliquées, insurmontables (conjoint violent, alcoolisme, drogues) et des embûches de la vie qui les saisissent (maladie mortelle, décès, décompensation, homicide involontaire, expulsion...). La situation actuelle des enfants prend alors tout son sens et il est nécessaire d'agir pour enrayer la transmission générationnelle. Leur impossibilité de maintenant découle d'histoires anciennes de famille, de l'enfance non résolues (placement, violences physiques et sexuelles, abandon). Et ce placement les renvoie à leur propre vécu compliqué et « *à la blessure narcissique de leur impossible parentalité* »¹. Alors Clair Logis devient cet autre maternel qu'il faut détruire avant qu'il ne prenne ces enfants et qu'il les remplace. Et cela devient le nouveau combat de certains parents : démontrer à tous ceux qui voudront bien l'entendre que la Maison d'enfants est mauvaise et qu'elle ne sait pas élever son enfant. Les cris des parents s'ajoutent à ceux des enfants. Et les enfants se trouvent aux prises d'un conflit de loyauté entre sa famille et la Maison d'Enfants ; Luna par exemple ne répond jamais à ses copines qui s'interrogent sur la multitude de personnes venant la chercher le soir à l'école. Elle persiste à dire qu'elle vit chez sa maman, comme celle-ci lui a recommandé. Et quand je l'interroge sur son lieu de domicile du lundi et jeudi soir (jours où elle reste au foyer), elle me rétorque : « *Mais je vis chez ma maman* ».

Pour autant il y a des parents qui, loin d'accepter ce placement, l'ont, tout du moins apprivoiser, et donnent une image positive de l'institution à l'enfant. Ils comprennent l'intérêt et les enjeux du placement et se réjouissent que l'enfant puisse bénéficier de soins, d'activités et de suivis, ce qui ne serait pas possible chez eux. Et comme l'a signifié un des éducateurs en réunion de synthèse, le but du placement n'est pas de destituer le parent de ses fonctions mais de l'amener à découvrir de nouvelles capacités pour assurer leur rôle et entrer en interaction avec l'enfant ; « *c'est dans un premier temps 'faire à la place de', dans un deuxième temps 'faire avec' et enfin 'laisser faire'* ».

¹ Peille F., (2005). *La bientraitance de l'enfant en protection sociale. Tout faire pour assurer le droit à une véritable enfance !*, Paris, Armand Colin.

Toutefois il persistera, au milieu de toute cette douleur personnelle et partagée, les rires, les taquineries, le partage, les caprices propres à chaque enfant, la fraternité de sang ou de cœur, l'entraide et le soutien entre les enfants. Il restera la créativité, l'envie de mieux faire, les rêves, les sourires, les progrès sur soi et de la famille, la tendresse. Il subsistera l'enfance et quelques brides d'innocence. Demeurera la vie d'enfant pour préparer celle de l'adulte en devenir. Car rien n'est écrit, rien n'est collé, tout est à rejouer différemment en écoutant et en aidant. C'est de cela que la Maison d'enfants Clair Logis nous aura convaincu.